Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: L'âge d'Airain
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748994

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

teuer bezahlt werden müssen, aus ihrer vorherrschenden Stellung verdrängen und, das ungeheuer gefährdete Werk Luthers schützend, die sinnvolle Durchführung der Reformation sein. Neue Kulturmöglichkeiten würden die Folge einer solchen politischen Erneuerung sein! — — —

Das ist die weltgeschichtliche Wiederaufnahme des Geistes von 1848, der — wie haben es die Deutschen vergessen! — ebenso national wie frei empfand. Erst durch Bismarck, der, zweifelloses Genie, aber zu starkes Produkt seines Milieus, mehr Diener seines obersten Kriegsherrn als seines Volkes war, verschob sich das Bild, dergestalt, dass von da an die nationalen Kreise reaktionär und die freiheitlichen international empfanden, die besten Teile des Volkes sich damit entfremdend.

Wir stehen in der Jährung von 1848, und 1923 ist es ein Dreiviertel-Jahrhundert seit Deutschlands größter Stunde.

Wann kommt die Auferstehung?

ZÜRICH CHRISTOPH NETZLE

□□□

L'ÂGE D'AIRAIN

C'est un travers assez commun que vilipender son temps. Dès qu'un homme a pris de l'âge et qu'il a, par conséquent, quelque chose à regretter, il écrase le présent sous la toise du passé. Comme a dit le poète: „Autrefois, autrefois... c'était notre jeunesse!" La plupart des chroniqueurs jugent leur siècle par comparaison avec ceux qui l'ont précédé et cette comparaison n'est jamais flatteuse. Déjà Hérodote pratiquait ce genre de jugement et il n'est pas douteux qu'au fond des cavernes fumeuses, l'ancêtre, encore armé du silex éclaté, méprisa le jeune homme qui polissait des os. De nos jours Léon Daudet s'acharne sur le XIX^me^ siècle qu'il appelle „stupide", et, du haut de ses raisonnements féodaux, il précipite sur Renan, sur Michelet, pour les anéantir, Montaigne et Bossuet.

Donc, il ne faut pas attacher trop d'importance à ce sport du regret et du dénigrement. Le fait d'avoir la vie sous les yeux ne nous rend pas indulgent, tandis que le passé, déjà estompé, légendaire, se fait plein de séduction. Aujourd'hui, plus que jamais, ayant franchi par force l'abîme de la guerre, nous sommes poussés

à nous retourner avec tristesse vers les rives d'autrefois. La comparaison cette fois est terrible dans tous les domaines: politique, économique, artistique... Et, quelle que soit la partialité inconsciente d'un homme qui est en même temps juge et partie, je voudrais m'efforcer de démêler quelques-unes des faiblesses de notre temps.

C'est une théorie courante de déclarer que la guerre est un tonique qui revigore les nations défaillantes. Chaque guerre apporte systématiquement la démonstration du contraire, mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Lorsqu'on fait appel aux instincts les plus bas de l'homme, lorsqu'on les libère en les disciplinant comme des chiens dressés à mordre sur commande, il ne peut résulter rien de bon pour une nation. Et si, par surcroît, le conflit dure et que le peuple s'installe à vivre dans l'insouciance brutale, les débauches rançons des mortelles menaces, la vue des pillages, des vols, le mépris de la vie humaine, que voulez-vous en attendre même avec la rectification de la victoire?

Que de gens ont salué dans cette victoire l'aube de temps nouveaux qu'ils attendent encore! Partout des journaux, des revues, se sont naïvement parés, en naissant, de ces titres qui annonçaient un avènement édénique. Une lumière descendait sur le monde, et, comme dit l'hymne guerrier: „La victoire en chantant nous ouvrait la carrière!..."

Je crois qu'il faut distinguer: il y a la victoire, apothéose imprévue d'un drame épuisant et il y a le drame. La victoire, c'est un moment dont on a voulu, après coup, faire les cinq actes. Mais en dépit des efforts, des mots d'ordre, des louanges, c'est le drame qui subsiste, qui pèse toujours sur nous, qui vit en nous avec sa longue suite d'horreurs inapaisées. L'épidémie a été trop forte, trop vaste pour n'avoir pas ébranlé l'humanité pour longtemps.

Les lettres, la presse, en France, sont toujours infectées. Les campagnes de silence, voire de calomnie, menées contre des livres courageux, *Clérambault* de Romain Rolland, *Les drapeaux* de Paul Reboux, sont un signe de ces temps paradisiaques, et la bassesse du théâtre en est un autre. Un nationalisme officiel, plus que jamais actif aujourd'hui, est le mot d'ordre de la grande presse. Partie par conviction, partie par nécessité, les gens de lettres s'y sont ralliés. Il faut faire la courbette à la ploutocratie des rotatives lorsque l'on n'a qu'une plume pour gagner son pain quotidien! Et plaire au

directeur n'est pas tout: il y a le public. On ne vous impose pas seulement la pensée, on vous impose la manière de la dire.

Illusion peut-être, mais j'avoue que je songe avec tristesse, pour ne pas dire avec regret, à ce temps où vous en étiez quitte avec la politesse en signant une belle épître dédicatoire, bien plate et bien flatteuse, au grand seigneur qui vous pensionnait. Après vous étiez libre d'imprimer le *Tartufe* ou, comme Bossuet, de reprocher aux riches la part des pauvres qu'ils gaspillent en leurs festins.

Mais le public! C'est toujours le moins lettré, le plus fat des lecteurs — et il faut lui plaire! Aujourd'hui on l'a gâté en le hissant au pavois: il est le vainqueur. Et harassé par la guerre, abruti par la caserne, il ne songe plus qu'à jouir, à s'amuser. A demain les affaires sérieuses! La danse, le cinéma, les opérettes déculottées, voilà de quoi se distraire. Assez de contrainte, assez d'horreurs! Il y a de l'argent dans les poches grâce à la planche à billets. La femme, longtemps souveraine de l'arrière, n'a pas manqué de donner le branle. J'ai vu des hommes fatigués, refuser une soirée au théâtre. Mais je n'ai jamais vu de femmes même à bout, même mortes, reculer à s'habiller pour une nuit de bal!

D'une part la frivolité règne, d'autre part une littérature sottement idéaliste qui se traîne dans l'exaltation puérile d'une organisation sociale qui craque de tous côtés. Le feuilleton, le roman à péripétie — ah! que va-t-il devenir? — est à un bout de la chaîne, monsieur Henri Bordeaux à l'autre. Et notez bien que les lecteurs de ce dernier s'imaginent qu'ils hantent les sommets de l'art et ont un profond mépris pour les adeptes de „la suite à demain".

Des moyens nouveaux, et qui surprennent d'abord, ont envahi la librairie. Nous étions habitués à considérer les belles-lettres comme un domaine assez noble où le souci de bien faire primait l'intérêt. Que voilà donc une vue ridicule! La jeunesse a bien profité des leçons de la guerre où la force et la ruse sont à l'honneur. Le talent? Fadaise! Ayez de l'audace et du cran.

La guerre a été l'école effrénée de l'arrivisme. Vous partiez, jouvenceau imberbe, et si une balle maladroite n'arrêtait pas votre essor, en deux ans vous vous retrouviez, étonné vous même, couvert de galons, de croix, d'argent. Hier, rien: un potache sous la férule, un enfant sous la main paternelle. Aujourd'hui capitaine,

aviateur, remuant une gloire conquise avec un peu de chance, beaucoup de „culot", et qui fait trébucher les femmes à vos entours.

De même pour les gains. Partout, au front comme à l'arrière, les affaires sollicitaient l'audace. Encore de nos jours les bienheureux stocks ne sont pas complètement liquidés. A chaque tournant de rue un imbécile vigoureux édifiait une fortune. On avait l'impression d'avoir toujours à portée de la main une opération fructueuse qui ne demandait qu'un peu de cœur au ventre. Comme au temps des guerres impériales, des condottières du trafic surgirent et servirent d'exemple. En trois mois on gagnait un hôtel et sa voiture. Et que d'arrogance dans l'argent! Rappelez-vous que Stendhal déplore dans ses mémoires la pauvreté qui le rendit timide.

On comprendra que la vie d'avant-guerre n'était plus faite pour ces jeunes gens qui avaient appris à violenter le sort. Il leur parut que la paix devait rendre à leur gré comme la guerre. Dans les lettres, des groupes se sont formés, à camaraderie active, intransigeante. Certains ont lancé des collections où sans vergogne, un écrivain raconte sa vie, publie sa louange, offre au public des autographes, des portraits. D'autres, ne laissant pas aux critiques le soin de juger leurs œuvres, en proclament l'intérêt et la beauté dans les feuilles publiques. On cabotine, on se remue. Les lancements d'ouvrages déchaînent les annonces les plus folles et les prix littéraires sont exploités avec une rapacité sans-gêne qui promet le discrédit. Le papier se vend comme du cirage, à force de réclame. Le client est mis en coupe par l'édition dite de luxe, les tirages originaux. Des auteurs soutiennent leurs livres par un concours de devinettes à l'instar du feuilleton des quotidiens. On se bat sur le dos du public.

Lui ne pense qu'à rire! Un brusque mouvement de classe, consécutif au décalage produit par les gains, a baissé soudain son niveau intellectuel. Les éditeurs le constatent: d'une façon générale la moyenne de vente des romans littéraires a baissé. Par contre, certains auteurs, en très petit nombre, bénéficient d'une vente formidable. C'est la preuve d'un moindre souci d'art, d'un moindre besoin de nourritures spirituelles et, comme corollaire, d'une recrudescence de l'esprit grégaire. Le public suit le succès, la publicité. Il suffit de le faire mordre à un appât pour qu'il y revienne sans discussion, avec enthousiasme.

Nul effort sincère pour l'éclairer au reste! Sauf deux ou trois grandes revues qui sont des entreprises commerciales, et, partant assez accueillantes pourvu que vous ayez chance de plaire à la clientèle de la maison, les publications périodiques sont, en général, le fief d'une joyeuse cohue qui se pousse. Repaire très fermé où la camaraderie est la loi. Certains même, que je ne veux pas citer, ont une rédaction omnisciente dont les membres sont interchangeables. Des peintres — les peintres écrivent beaucoup aujourd'hui, — y louent des musiciens qui encensent des romanciers qui admiren des peintres. La semaine suivante chacun a changé de rayon, mais le chœur est le même: „Je m'admire, tu m'admires, nous nous admirons . . .“

Dans les journaux la critique porte les couleurs de la maison. A droite il faut du blanc, à gauche du rouge. Tout votre talent ne sauvera pas un livre dur au bourgeois dans une gazette bourgeoise, pas plus que le génie n'excuserait une charge contre le peuple dans une feuille syndicale. Au mieux on ne parle pas de vous. Le très beau discours prononcé par Anatole France au récent banquet des Droits de l'Homme a été soigneusement étouffé, sauf par la gauche. Monsieur Bergeret n'est point orthodoxe et sent le roussi. Qu'importe que sa langue soit belle et heureux le tour de sa phrase?

Et puis il y a le succès qui éblouit. Déjà nous avons eu l'occasion d'en parler, mais il faut y revenir. Le cas le plus extraordinaire est à coup sûr celui de Pierre Benoit qui, aujourd'hui, marche de pair avec les académiciens, donne des prix, décerne des *satisfecit* littéraires et soulève des passions à la parution de chacun de ses livres. Ses tirages émerveillent, alors que le moindre romancier populaire, édité par Ferenczi, tire à 60,000 exemplaires. Oui, mais M. Pierre Benoit est un romancier pour gens du monde. Et on le prend au sérieux, et on discute ses opinions. *La chaussée des Géants,* ce livre où l'art du remplissage et de la péripétie est porté à son comble, va passer pour un ouvrage audacieux sur l'Irlande. Mais que penser des jugements d'un auteur qui écrit froidement qu'il n'y aurait pas eu de Révolution ni d'Empire, si Marie-Antoinette avait invité à sa table Robespierre, Saint-Just et Bonaparte! L'idéal de „dîner en ville“, Dieu merci, n'a pas été de tous les temps.

Dorgelès, auteur porté par la guerre, roule encore par vitesse acquise. Mais toutes les faiblesses des *Croix de bois*, que le sujet drapait, se révèlent à crû dans son nouveau livre. Qu'importe! La critique parle: Dorgelès est un homme à la mode. *Saint-Magloire* — Albin Michel éd. — prouve des qualités réalistes dans la façon de saisir la vie des gens du commun, le mouvement, voire les types, mais aussi l'incapacité d'animer un caractère, un homme, et de l'envoyer vivre parmi nous son existence imaginée. Saint-Magloire n'est qu'un mannequin sans vie intérieure, qui porte toutefois un phonographe dans le ventre. Il n'est pas humain. Il n'a pas les mains chaudes, le cœur palpitant. La seule partie valable du livre est l'agitation populaire autour de lui. Encore est-ce long, d'une écriture sommaire, pauvre. Quant aux épisodes, ils sont choisis dans le meilleur goût mélodramatique. Nous avons la séance à la Chambre et la guillotine. On est gâté!

L'âge d'airain suit l'âge de sang. Et c'est un temps dur aux artistes. Je sais qu'il ne faut pas exagérer, écrire l'Art avec un grand A, ni parler de sacerdoce. C'est là une autre vision déplorable qui n'est propre qu'à engendrer des caricatures de dieux ou des ratés. Mais manier la plume, le pinceau, le burin, a sa dignité quand on le fait en bon artisan soucieux de conscience, de probité. Mais parler aux hommes par le moyen de l'art, c'est prendre sa part, qu'on le veuille ou non, dans les responsabilités d'une époque. C'est dans les reliefs des arts qu'on lit plus tard la valeur spirituelle d'un siècle et c'est là-dessus qu'on le juge. Encore le temps a-t-il l'indulgence de détruire à mesure tout ce qui ne mérite pas la durée.

Aujourd'hui une frivolité cocardière nous agite en même temps que l'émulation de nouvelles méthodes commerciales. Il y a un état d'âme de la vogue, par delà toute critique. L'*Illustration,* miroir assez fidèle de la bonne bourgeoisie, est partagée entre les généraux et les vedettes: boxeurs, lauréats académiques, courtisanes. „Il faut avoir vu ça!“ La mode a son impératif catégorique. Mais la mode aussi a son ostracisme! Et si tu t'efforces, avec honnêteté, d'atteindre à l'art qui transfigure nos pauvres choses humaines, tu seras chassé, comme „raseur“.

BOULOGNE sur Seine MARC ELDER

□□□